

***La Figure de Boileau. Représentations, institutions, méthodes (XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle).*** Sous la direction de DELPHINE REGUIG et CHRISTOPHE PRADEAU. Paris, Sorbonne Université Presses, « Lettres françaises », 2021. Un vol. de 383 p.

Issu d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Paris-Sorbonne en 2016, cet ouvrage réunit vingt-deux contributions qui renouvellent et réévaluent la perception que nous avons de Nicolas Boileau, à la fois poète et critique. La tradition scolaire et universitaire est tenace : elle se borne à faire de lui le théoricien du classicisme, un poète institutionnel, un ennemi des Modernes. Le volume, par la richesse et la diversité de ses angles d'approche, nous propose une enquête méticuleuse qui rectifie cette figure tutélaire et met en lumière ses métamorphoses, du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui.

Un premier groupe d'études interroge le classicisme de Boileau : – son rôle dans la normalisation de l'orthographe ; – l'habitude qui s'est installée, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, de citer certains vers, ce qui a favorisé une lecture rhétorique de son œuvre et une herméneutique de la raison cartésienne, source de vérité ; – sa posture de « régent du Parnasse » et de codificateur du classicisme, mais aussi, paradoxalement, de théoricien du *sublime*, catégorie qui échappe à la raison classique ; – l'admiration dont il jouit en tant que nouveau Juvénal auprès des Anglais, notamment d'Alexander Pope et de John Dryden, tandis que Curtius et Auerbach, à l'époque moderne, remettent en question la vertu prétendument émancipatrice de la notion de *sublime*.

Une seconde section aborde la question des représentations de Boileau : – d'abord les tableaux et les portraits gravés, qui contribuent à la construction de la figure du poète ; – les autoportraits ensuite, dans les *Satires VII* et *IX* ainsi que dans l'*Épître X*, qui décrivent les étapes aboutissant à « un *magistère* critique » (p. 103) ; les jugements enfin, à visée historique et critique, qui, chez Adrien Baillet, François de Callières et Joseph Mervésin, trois contemporains de l'auteur, consacrent son prestige et confortent sa « stature institutionnelle » (p. 119).

L'*autorité* de Boileau fait l'objet de la troisième partie du volume. Élu à l'Académie française en 1684, ses rapports n'en sont pas moins tumultueux avec cette institution ; il contribue à son affermissement, tout en continuant à se percevoir comme un « exclu » (p. 136). Boileau finit cependant par incarner la règle et la loi ; c'est par rapport à lui que les autres poètes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> définissent leur identité et leur propre autorité, comme en témoigne Houdar de La Motte, mêlant l'admiration et la prise de distance critique, mais toujours attentif à ses qualités de poète authentique. Au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, Boileau jouit d'une grande faveur comme porte-parole des Anciens et comme rempart contre une prétendue décadence des lettres, comme l'attestera plus tard Désiré Nisard en guerre contre les romantiques.

Dans un quatrième temps, le volume nous propose une approche de la figure boiléviennne sous l'angle de la célébration ou de la déconstruction. L'hostilité des romantiques à son égard est en fait à nuancer. Célébré ou critiqué, il demeure une référence obligée. Le « boileucentrisme » (p. 178) permet en effet à la génération nouvelle de définir sa modernité, comme l'atteste l'évolution du jeune Hugo. Il en ira de même pour Anatole France, au temps de la III<sup>e</sup> République. Cette figure tutélaire prend même d'étranges formes. Ferdinand Brunetière lui applique le qualificatif de « naturaliste », tout en l'utilisant pour mieux disqualifier Zola et ses disciples. Gustave Lanson préfère le terme de « réalisme » : il établit une analogie entre Boileau s'attaquant aux excès du burlesque et de la préciosité et les naturalistes prenant leurs distances avec le romantisme. Le bicentenaire de la mort du poète en 1911 est encore une occasion de montrer sa vitalité et sa fonction définitoire, soit qu'on le célèbre ou qu'on le dénigre. Tous, écrivains ou critiques, ont alors un point commun : ils font de lui une incarnation par excellence de l'*esprit français* et finalement, à chaque époque, l'occasion « d'une refondation » et d'une exigence en matière littéraire (p. 219).

La cinquième partie de l'ouvrage interroge le rapport de Boileau à la poétique, à l'aune de sa réception chez les poètes. En dépit de ses critiques véhémentes et parricides, Hugo ne cesse de dialoguer avec lui tout au long de sa vie ; Boileau représente sans conteste « un aspect de [son] génie » (p. 261). Baudelaire, que ses détracteurs ont présenté comme « un Boileau hystérique » (p. 267), l'a aussi beaucoup lu et l'articulation classique de son vers lui doit beaucoup. Même Verlaine, contrairement à l'idée reçue d'un anticlassicisme des symbolistes, écrit un *Art poétique*, qui prend ostensiblement position par rapport à Boileau ; il finira même par se rapprocher de ce modèle, faisant jouer une fois encore son rôle de révélateur. Les poètes les plus modernes sont eux aussi des lecteurs attentifs de son œuvre, comme en témoignent Philippe Beck, Raymond Queneau, Eugène Guillevic ou Francis Ponge, tous quatre soucieux de rétablir, dans la modernité, un lien entre la poésie et « une ambition de savoir » (p. 293).

Dans une ultime section, couronnée par la conclusion d'Emmanuel Bury, s'affirment la *présence* et l'actualité de Boileau, consacrées par sa mise au programme du concours de l'agrégation des Lettres en 2021. Sainte-Beuve, d'abord hostile à lui, au moment de l'ébullition romantique, va peu à peu revenir sur ses anathèmes jusqu'à faire de lui, sous le second Empire, une figure de référence, un personnage littéraire intensément vivant et finalement un double de lui-même en tant que « critique poète » et que « poète critique » (p. 330). Albert Thibaudet, lui aussi passionné par Boileau, le décrit, par rapport aux autres génies du XVII<sup>e</sup> siècle, « sous le signe du manque ou du négatif » (p. 339), *Le Lutrin* apparaissant comme l'envers burlesque d'une épopée à la gloire de Louis XIV qu'il n'a pas pu écrire. Comme Sainte-Beuve, il voit en lui un double, l'inventeur du *critique littéraire*. Or Thibaudet, lui-même critique, veut pleinement assumer cette fonction. La lecture lacanienne apporte pour finir un éclairage fécond sur le rapport entre la conscience, l'inconscient et la « clarté » chère à Boileau ; elle ouvre un continent d'analyses concernant des effets de langage – échos, homophonies, mots d'esprit... – qui l'arrachent à l'image du censeur dogmatique et nous révèlent sa face obscure.

L'œuvre de Boileau fait ainsi l'objet, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, de lectures approfondies et empathiques, qui démentent finalement sa réputation d'écrivain institutionnel. Son nom apparaît certes comme une synecdoque du classicisme, mais il demeure une figure constamment vivante et dialogique. Écrivains ou critiques définissent, grâce à lui, leur propre esthétique : « Boileau, conclut, Emmanuel Bury, est un révélateur du poétique (au sens chimique du terme) bien plus qu'un modèle » ; il permet d'ouvrir la modernité sans perdre de vue « la mémoire de l'ancien » ; il est « un opérateur de continuité autant qu'un facteur de rupture » (p. 363). Il reste un outil indispensable pour penser le classicisme, mais aussi « la littérature française dans son ensemble » (p. 364).

À l'encontre de l'image du poète froid et du théoricien académique, ce collectif de très grande qualité montre au contraire l'extrême vitalité de Boileau du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle. Les quelques formules de son *Art poétique* répétées à l'envi dans les manuels scolaires participent seules à la constitution d'une figure académique et répulsive. Mais dès qu'on entre dans son œuvre avec attention et sympathie, il suscite la passion et il invite chacun à définir sa propre conception du littéraire.